Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 71 (1942)

Heft: 13

Rubrik: Après une lecture de Gotthelf

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Après une lecture de Gotthelf

« *Dédicace* [1]

« MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'ECOLE NORMALE DU CANTON DE BERNE.

« *Un maître d'école à l'âme reconnaissante désirerait vous faire un cadeau ;*
« *la valeur en est grande, car ce don représente tout ce qu'il est en mesure de vous*
« *offrir.*

« *Vous formez les futurs instituteurs du canton de Berne : non seulement c'est de*
« *vous qu'ils tiennent leur science, mais vous orientez toute leur vie affective et leur vie*
« *morale.*

« *Assurément vous ne les conduisez pas vous-même à travers la vie, mais votre*
« *enseignement les prépare à la vie.*

« *Cette préparation ne pourra jamais les préserver de tous les faux pas, mais elle*
« *pourra en empêcher beaucoup, si elle est ce qu'elle doit être.*

« *Aucune vie de régent n'est indifférente ; un maître d'école sème bénédiction ou*
« *malédiction, telle la semence, telle la récolte.*

. . . . . .

PETER KÄSER, *instituteur à Gytiwyl*
(canton de Berne). »

Peter Käser, le héros du livre de Gotthelf, *Heurs et malheurs d'un maître d'école*, a raison. La responsabilité d'une école normale est lourde : donner à ses élèves les vérités, toutes les vérités qu'ils devront enseigner — et quelques autres qui leur seront souvent plus nécessaires encore — leur donner cette culture sans laquelle on ne peut prétendre à une pleine humanité, leur apprendre la technique de leur métier et surtout les préparer à leur vie de maître d'école, tout cela ne constitue-t-il pas une tâche bien au-dessus des forces humaines ? Telle est la question que je me pose ce soir.

Le temps passe et chaque été, en juillet, quelques nouvelles institutrices franchissent pour la dernière fois le seuil de l'Ecole normale. La plupart d'entre elles deviennent *M^lle la Régente* dans des villages perdus de la campagne fribourgeoise. Je les revois toutes, telles qu'elles étaient devant moi, en classe. Je revois leurs grands yeux étonnés et interrogateurs lorsqu'elles ne comprenaient pas le sens d'une observation ou d'une exigence. Elles ne savaient pas alors que, pour leurs maîtresses, plus loin que leur salle de classe actuelle, derrière la jeune fille étourdie d'aujourd'hui — encore si enfant —, se dessinait l'institutrice qu'elle devrait être, celle qui devrait être forte pour d'autres, celle qui devrait être savante pour d'autres, celle qui, pour l'amour de Dieu et pour l'amour des autres, devrait accepter sa vie... Et, après avoir fermé le livre de Gotthelf, je me demande : « Ont-elles compris ce que nous avons voulu leur enseigner ? »

Ont-elles compris à quoi, en dernière analyse, nous les préparions au cours des diverses leçons de littérature, de pédagogie, de sciences, de dessin, etc. ? Ont-elles compris qu'être institutrice, c'est avoir accepté de se consacrer à ses élèves non pas huit heures, non pas même dix heures par jour, mais totalement, et avoir chargé sur ses épaules un fardeau que l'on ne dépose plus, parce

[1] Dédicace de l'autobiographie supposée de l'instituteur Peter Käser, écrite par Jérémias Gotthelf dans *Leiden und Freuden eines Schulmeisters*.

qu'on est encore institutrice pendant les vacances et entre les heures de classe — les enfants n'ont-ils pas le droit de venir toujours frapper à notre porte, et les gens du village n'ont-ils pas besoin de voir toujours l'institutrice parmi eux, dans la maison qu'ils lui ont bâtie pour qu'elle soit des leurs et que leurs enfants ne soient pas élevés par une étrangère ? — Est-ce que les mères de famille, d'ailleurs, cessent de vivre pour leurs enfants ? — Ont-elles découvert aujourd'hui, car c'est une conviction qu'on acquiert douloureusement soi-même et que toutes les leçons de pédagogie ne peuvent donner, qu'être institutrice, c'est avoir renoncé à rechercher ses aises, à se formaliser, à se regarder vivre ? Ont-elles réalisé que ce renoncement est nécessaire et qu'il n'y a pas moyen de soigner sa classe et, en même temps, de cultiver son égoïsme ? Ont-elles compris que leur vie est une vie donnée et que, ainsi que le répètent les enfants en jouant : « Donné, c'est donné, reprendre, c'est voler » ? Sont-elles convaincues maintenant de cette vérité tant de fois répétée dans les dernières classes : « Quand on est institutrice, il n'est pas permis d'être médiocre ! » Pas permis, parce qu'une leçon mal préparée, une parole lâchée étourdiment détruit quelque chose dans ces âmes d'enfants qui sont confiées aux maîtresses d'école pendant les longs jours de classe. Pas permis : en effet, qu'elles le veuillent ou non, elles sont un peu, pour les écoliers et les gens du village, l'incarnation de la morale qu'elles enseignent. La simplicité de leur entourage, qui n'admet pas que l'on puisse être infidèle à ses propres convictions, les rend prisonnières de leurs principes, les condamne à la perfection extérieure tout au moins et comme celle-ci, sous peine d'être hypocrisie, dépend de la perfection morale... — Comprennent-elles pourquoi nous leur avons dit un jour avec un peu de véhémence : « Si vous voulez essayer de combiner l'enseignement avec la recherche d'une fausse douceur de vivre qui ne serait que confort égoïste, alors renoncez à devenir institutrices ! »

Celles qui, hier encore, étaient des élèves de l'Ecole normale doivent connaître maintenant la réelle douceur de vivre que peut procurer leur vocation. Elles doivent connaître la joie intense que certaines heures de classe peuvent apporter, certaines heures qui leur auront fait toucher du doigt la beauté de leur tâche et qui leur auront donné la certitude magnifique d'être créées pour ce travail. Ce fut peut-être pendant une leçon où elles eurent l'impression d'être à la tête de leurs enfants comme le chef d'orchestre qui dirige la symphonie une et diverse qui monte et emplit l'espace, et de « tenir » vraiment leurs quarante bambins. Ce fut peut-être le jour où elles rencontrèrent les yeux du plus misérable de leurs enfants, des yeux dans lesquels se levait une confiance hésitante toute prête cependant à être totale, des yeux de pauvre bonhomme qui se dit sans oser y croire : « Serait-il possible que, moi aussi, je sois comme les autres et que vous vouliez aussi vous occuper de moi ? » Ou comme écrit l'une d'elles, « la joie est venue dans le silence qui a suivi une lecture » et pendant lequel elle a senti tous ses petits unis dans la même émotion. Ou ce fut le jour où un Pierrot quelconque fit un gros effort sur lui-même, un gros effort dont le plus fier n'est pas celui qu'on pense !

Cette joie n'a pas dû les étonner. On sait bien que toute vocation doit apporter du bonheur !

Mais quand la tristesse, certains soirs, se sera installée à côté d'elles dans leur chambre étroite, quand elles auront eu la tentation de tout abandonner, parce qu'il est trop dur d'être isolée, trop dur de répéter cent fois les mêmes choses sans être comprise, trop dur d'entendre critiquer, dénaturer ses moindres gestes, trop dur d'être institutrice lorsque l'on est jeune et que l'on a tellement envie d'être « comme tout le monde », à cette heure-là, se seront-elles rappelé le

principe maintes fois énoncé en classe : le succès d'une œuvre de dévouement s'achète toujours au prix de quelque souffrance et l'on fait peut-être plus pour ceux qu'on aime à ces moments dont Dieu seul est témoin qu'aux instants des dévouements les plus « spectaculaires » ? Cela surtout, nous voudrions qu'elles l'aient compris !

Oh ! qu'elles aient supporté vaillamment ces heures de détresse ! Que nous ne les retrouvions pas, parce qu'elles n'auront pas su faire face à la souffrance, sous la forme sans grâce d'une pédante pédagogue, ou avec le visage amer et trop tôt vieilli de la jeune fille qui a perdu toute illusion sur le bonheur de cette terre, ou avec la figure pâlie, aux yeux inquiets, de l'éternelle malade imaginaire !

Qu'elles ne soient pas de ces gens qui n'ont pas voulu accepter généreusement la part de souffrance qui leur était dévolue et qui, pour paraître justes à leurs propres yeux, se sont construit un cadre de principes, une loi qu'ils observent ponctuellement, rigidement, sans rien omettre mais sans rien ajouter à ce qu'il est mathématiquement *bien* de faire, de ces gens pour lesquels la vertu donne un droit absolu à l'estime des bons, à une honnête aisance en ce monde et à la récompense éternelle dans l'autre. Qu'elles ne soient pas de ceux qui se sentent la mission de porter des jugements définitifs sur la conduite des autres, de ces gens sûrs d'eux-mêmes, pour qui la religion n'est que sec moralisme et formalisme étroit et qui ont si bien détruit en eux toute poésie et toute originalité que tout ce qui dépasse les habitudes communes, le terre à terre quotidien, les choque comme une injure personnelle ! Une institutrice a trop besoin de son cœur pour démêler les difficultés où se débattent les petites âmes maladroites, pour éteindre en elle, sans préjudice pour ses élèves et pour elle-même, toute confiance et tout enthousiasme.

Qu'elles ne soient pas non plus, parce qu'elles n'auront pas su dire dans les difficultés, « le plus joli mot que l'on puisse dire au bon Dieu », de ces gens qui se sont fait de leur mauvais caractère un rempart contre le monde et les choses hostiles, semblables à un hérisson dont les piquants toujours déployés attaquent ceux que leur malheur a conduits près d'elles. Qu'elles ne soient pas de ces personnes qui vous prennent à parti pour le froid, le chaud, les impôts, les méthodes de lecture, la scarlatine, les exigences de M. le Curé et dont les âmes mécontentes, déséquilibrées, désaxées créent autour d'elles un sentiment d'insécurité. Pareilles institutrices ne savent pas de quelles déficiences morales et physiques leurs pauvres petits élèves — dont le système nerveux a un tel besoin de calme, de confiance, de sécurité — seront victimes à cause d'elles. Et que les anciennes élèves de l'Ecole normale ne soient pas davantage de ces gens que le soin de leur santé empêche de voir la réalité et qui trouvent dans leur lit, les potions du docteur et les réflexions que leur suggère l'état de leur estomac, un refuge contre toutes les difficultés et une excuse pour tous leurs manquements.

Qu'elles ne soient pas de ces idéalistes qui échappent au réel par la littérature — même si cette littérature est claudelienne — ! Qu'elles ne rêvent pas leur vie et ne s'en aillent pas, répétant que leur sacrifice est immense ! Qu'elles ne fassent pas de leur prétendu martyre la matière de leur méditation matinale, de leur récréation de midi et de leur prière du soir.

Mais qu'elles soient vaillantes et jeunes. Qu'elles s'en aillent à travers la vie en chantant :

« *Tout aimer, ne rien haïr*
Et surtout ne pas vieillir. »

Qu'elles sachent que leur tâche est dure, *oui*, très dure souvent, mais qu'elles l'acceptent une fois pour toutes avec une simplicité parfaite, comme un très grand honneur dont aucune de nous n'était digne. Et qu'elles se souviennent de l'admirable prière que Lamartine met dans la bouche d'une servante et qui pourrait être la nôtre, à nous, institutrices : ... « Mon Dieu, faites-moi la grâce de trouver la servitude douce et de l'accepter sans murmure comme la condition que vous nous avez imposée à tous en nous envoyant en ce monde. ... Accordez-moi de connaître les devoirs, les peines et les consolations de mon état ; après avoir été ici-bas une bonne servante des hommes, d'être là-haut une heureuse servante du maître parfait. »

Et leurs anciennes maîtresses — qui parfois se demandent : « Leur avons-nous suffisamment donné l'exemple ? » — s'inclineront alors avec une très réelle et très profonde émotion devant les institutrices que leurs élèves seront devenues, ces institutrices qui donnent aux enfants de Fribourg dans la solitude de leurs villages toute la beauté, toute la vérité que l'Ecole normale a souhaité mettre dans leur vie.

E. S.

Un nouvel ouvrage de Son Excellence Mgr Besson

S. Exc. Mgr Besson vient de faire paraître le dixième volume de ses discours et lettres pastorales. C'est un ouvrage de 400 pages, excellemment imprimé sur les presses de l'Imprimerie St-Paul. Nous sommes heureux de le signaler à nos lecteurs, qui y trouveront réunis, sous une forme agréable, les principaux sermons, discours et articles, dont S. Exc. Mgr Besson a nourri nos intelligences et nos cœurs pendant les années 1941 et 1942.

L'ouvrage est divisé en quatre parties. La première comporte 27 sermons et discours prononcés dans les divers milieux de notre diocèse et de Suisse romande. La seconde est constituée par les deux lettres pastorales. Celle de 1940 sur : *L'unique nécessaire*, celle de 1941 : *Dans l'esprit de nos ancêtres*. Viennent ensuite quarante articles et communiqués parus dans la *Semaine catholique*, sur des sujets d'actualité. Une place à part est réservée à la fin du volume à différents articles parus ailleurs que dans la *Semaine catholique*, qui se réfèrent au chanoine Schorderet, à l'Exposition nationale de Zurich, à l'Université de Fribourg, à l'histoire de notre pays aux XI^e^ et XII^e^ siècles, enfin à l'inauguration des nouveaux bâtiments de l'Université.

A parcourir ce fort volume, on admire une fois de plus avec quelle magistrale aisance notre Evêque vénéré remplit ses fonctions de pasteur et de père de toutes nos âmes. Toutes les difficultés du jour le trouvent attentif ; il nous distribue à leur propos, avec tant de clarté et de persuasive bonté, la vérité éternelle.

Le présent volume permettra à la parole épiscopale de pénétrer plus loin encore. Il faut en remercier Dieu, notre Evêque vénéré et l'Imprimerie St-Paul, qui a édité ce volume avec beaucoup de soin.